

2020 | 04

Édités par la Société française d'histoire de la médecine

# CARNETS D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



**Le docteur Alice Mathieu-Dubois, épouse Sollier (1861-1942)**  
**Un destin d'exception**

Pierrette Caire Dieu

PIERRETTE CAIRE DIEU

pierrette.dieu@orange.fr  
Praticien hospitalier honoraire, psychiatre,  
ancien chef de service de l'EPS Barthélémy Durand

RÉSUMÉ | ABSTRACT

Le docteur Alice Mathieu-Dubois épouse Sollier  
(1861-1942)

Un destin d'exception

Fille d'un esclave guyanais affranchi devenu dentiste, Alice Sollier, née Mathieu-Dubois, est en 1887 la première Française noire reçue docteur en médecine. Pionnière dans la direction de maisons de santé pour affections nerveuses et toxicomanies, elle administre de 1889 à 1897 avec son mari Paul Sollier la Villa Montsouris à Paris, puis fonde et dirige avec lui le Sanatorium de Boulogne. Elle continue son activité médicale jusqu'en 1935 à la Clinique de Saint-Cloud et au Sanatorium de la Malmaison à Rueil.

Mots-clés

Biographie, Établissements d'hydrothérapie  
Médicale, Villa Montsouris, Sanatorium de Boulogne

Doctor Alice Sollier born Mathieu-Dubois (1861-1942)  
An exceptional destiny

The daughter of a freed Guyanese slave who became a dentist, Alice Sollier, née Mathieu-Dubois, was the first black French physician, graduated in 1887. A pioneer in charge of a medical institution for nervous disorders and drug addictions, she managed from 1889 to 1897 with her husband, Paul Sollier, the Villa Montsouris in Paris, then founded and directed with him the Sanatorium de Boulogne. She continued her medical activity until 1935 at the Clinique de Saint-Cloud and the Sanatorium de la Malmaison in Rueil.

Key words

Biography, Medical Hydrotherapy Institution, Villa Montsouris, Sanatorium de Boulogne.

Parmi les pionnières de la médecine en France, peu sont passées à la postérité<sup>1</sup>. Alice Sollier fait partie des invisibles, ce qu'illustre le cadre réservé à sa photo, resté vide, dans le *Répertoire photo-biographique du corps médical*<sup>2</sup> (Fig. 1). Pourtant, première Française noire docteur en médecine, elle a exercé sans interruption, depuis son doctorat en 1887 jusqu'en 1935 et fut aussi la première femme médecin à diriger un établissement de santé privé, consacré aux maladies nerveuses. Occuper tôt des fonctions de responsabilité n'était pas banal à cette époque où une femme en se mariant perdait sa capacité civile et passait sous l'autorité de son époux.

Contemporaine de Blanche Edwards (1858-1941) et d'Augusta Klumpke (1859-1927), ses camarades de faculté beaucoup plus connues qu'elle, Alice est aussi restée dans l'ombre de son mari, Paul Sollier (1861-1933), bien qu'ayant dirigé avec lui deux établissements renommés.

1 Je remercie Michel Caire de m'avoir incitée à entreprendre ces recherches sur Alice Sollier.  
2 Nos docteurs 1898 : 160.

— 160 —  
M<sup>me</sup> le D<sup>r</sup> SOLLIER (Alice)



M<sup>me</sup> le D<sup>r</sup> Sollier, née Alice Mathieu-Dubois, est née à Compiègne en 1861. Externe des hôpitaux en 1883. Docteur en médecine en 1887 avec une thèse importante sur l'Etat de la dentition chez les idiots et les arriérés. M<sup>me</sup> Sollier s'est depuis lors consacrée entièrement au traitement des maladies nerveuses et de la morphinomanie, comme co-directeur de la Villa Montsouris d'abord et actuellement du Sanatorium de Boulogne-sur-Seine, fondé par le corps médical.

Fig. 1 : Cadre vide « Mme le Dr Sollier (Alice) », Nos docteurs. Répertoire photo-biographique du corps médical [E. Risacher, directeur], 3<sup>e</sup> année Paris, 1898 : 160.



Dans le sillage des témoignages élogieux concernant Paul Sollier, Alice est cependant mentionnée comme précieuse alliée : « Il tenait [...], avec son admirable femme et collaboratrice du Sanatorium de Boulogne-sur-Seine, tous les secrets de la société »<sup>3</sup> ou encore : « Tout Paris connaît le succès de sa brillante carrière depuis son mariage avec Mlle Alice Mathieu-Dubois (1886), qui est toujours sa collaboratrice la plus dévouée [...], elle est à citer comme un exemple, en un pays où les femmes médecins sont encore loin des honneurs masculins »<sup>4</sup>.

En-dehors de sa thèse, Alice n'a rien publié : elle n'a pas été associée aux nombreux articles de son mari, et sa carrière s'est déroulée dans *le privé*. Elle n'a, à notre connaissance, pas non plus laissé de mémoires sur sa vie professionnelle ou personnelle et, contrairement à ses consœurs déjà citées<sup>5</sup> n'a jusqu'ici fait l'objet d'aucune étude biographique : le seul article évoquant son parcours est consacré à son père<sup>6</sup>, à l'extraordinaire destinée, qui a de toute évidence joué un rôle essentiel dans sa détermination à devenir médecin.

Quant à Paul Sollier, qui a déjà fait l'objet de plusieurs études<sup>7</sup>, nous le laisserons volontairement en retrait pour tenter de retracer la carrière d'Alice comme elle le mérite.

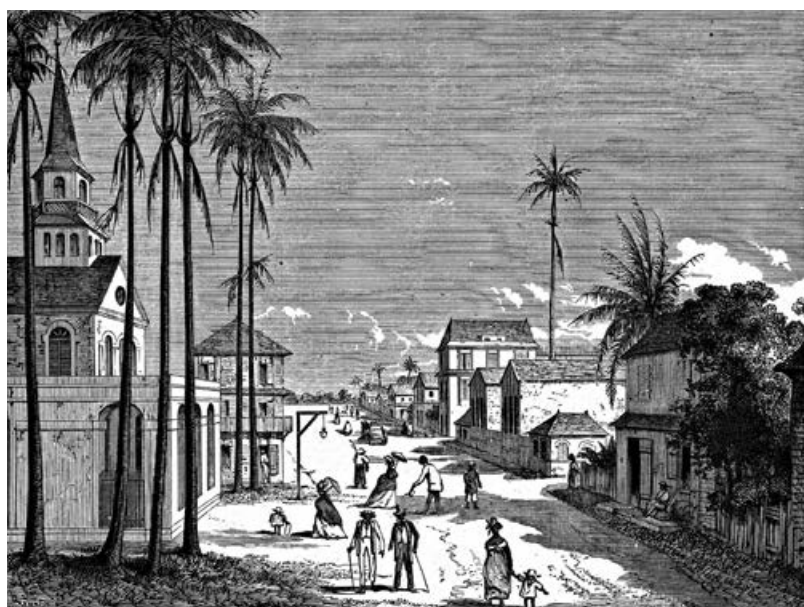


Fig. 2 : La rue de Berry à Cayenne. Gravure de Riou Edouard (1833-1900). Site Manioc, Bibliothèque numérique Caraïbe Amazonie Plateau des Guyanes Cayenne.

## ENFANCE ET ÉTUDES

### L'ENFANCE À COMPIÈGNE : UNE MÈRE MALADE, UN PÈRE HOMME LIBRE DE COULEUR

Alice naît le 3 avril 1861 à Compiègne, dans l'Oise, sous le nom d'Alice Maille, au domicile de sa mère Flore-Hortense Maille. Célibataire, celle-ci vit avec un dentiste originaire de Guyane, Mathieu Victoire dit Dubois, âgé de 27 ans. Le couple se marie le 8 mai 1867, et reconnaît Alice qui portera désormais le patronyme de *Mathieu-Dubois* ou *Mathieu dite Dubois*, forgé du prénom et d'une

partie du nom de son père. Alice n'a que 6 ans lorsque sa mère décède, 15 jours à peine après le mariage. Son père l'élèvera seul et pourvoira à son instruction.

Mathieu est originaire de l'ancienne colonie de la Guyane française, où il naît esclave, à Cayenne, le 5 septembre 1833, d'une mère esclave née en Afrique, âgée d'environ 30 ans, prénommée Victoire, et de père inconnu. Affranchi le 7 octobre 1834<sup>8</sup> à la demande de sa propriétaire, *Zilia dite Dubois*, elle-même ancienne esclave, il reçoit un patronyme associant le prénom de sa mère au nom de sa patronne : *Victoire dit Dubois*.

Ainsi, Mathieu est devenu *homme libre de couleur*, et grandit à Cayenne<sup>9</sup>, rue de Berry (Fig. 2). Si l'on en

3 Daudet 1933 : 1.

4 Album du Rictus 1912.

5 Leguay, Barbizet 1988 ; Poirier 2019.

6 Vaissière.

7 Walusinski, Bogousslavsky 2008 : 247-49 ; Walusinski 2014 : 126-38 ; Le Maléfan : 2011 : 559-571.

8 Archives nationales d'Outre Mer : IREL état civil numérisé, n°116 : Arrêté d'affranchissement, n°506.

9 Archives territoriales de Guyane : Fiche de dénombrement 1844 ville de Cayenne (rue de Berry n°648).

juge par son devenir, il reçoit une instruction au moins primaire, mais pour les études secondaires et le baccalauréat, dont on ne sait s'il a pu y accéder, il fallait se rendre en France. Quand et comment Mathieu traverse-t-il l'Atlantique, un voyage alors long et coûteux ? Est-ce pour poursuivre ses études ou faire un apprentissage ? A-t-il bénéficié d'une bourse ou d'une main bienfaitrice ? Accordons-nous un saut par dessus l'océan en laissant ces questions sans réponse malgré nos recherches, pour nous pencher sur sa carrière en France.

La première trace de sa présence en France est une publicité insérée dans le journal *le Progrès de l'Oise* du 3 décembre 1859. Il est alors installé à Compiègne comme dentiste, non diplômé mais payant patente<sup>10</sup> : « **DENTS A 5 FR.** posées sans douleur ni extraction des mauvaises racines [...] exécutés par DUBOIS, dentiste, à Compiègne. Extract. et orification des dents [...] Prix modérés. »<sup>11</sup> (Fig. 3 et 3bis).

**DENTS A 5 FR.** posées sans douleur ni extraction des mauvaises racines et pouvant broyer les aliments les plus durs. — Dents et dentiers inaltérables (nouveau système), garantis à la volonté des clients. App. spécial pour le redressement des dents des enfants, exécutés par DUBOIS, dentiste, rue des Lombards, 13, à Compiègne. — Extract. et orification des dents. — Soins spéciaux des maladies de la bouche. — **Prix modérés.**

**CHANGEMENT DE DOMICILE.**  
M. DUBOIS, dentiste, ci-devant place Saint-Jacques, actuellement place du Marché-aux-Toiles, entrée rue d'Austerlitz, 2.  
Dents anglaises et américaines à base de caoutchouc rose, dents inaltérables à base plastique, méd. d'argent. On ne peut rien trouver à Paris de mieux fait et de meilleur marché. Ces appareils, d'un naturel parfait et d'une rare perfection, sont faits par M. Dubois et posés sans faire souffrir aucunement. — Livrés à garantie. 2, rue d'Austerlitz.

Fig. 3 et 3bis : Deux des publicités du père d'Alice parues dans *le Progrès de l'Oise* (1859 et 1881) conforme à la tradition des dentistes d'afficher sur les façades ou dans la presse des petites annonces prévenant des changements d'adresses et de l'évolution des soins proposés. Morgenstern 1993.

En ce milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'art dentaire est en France une profession presque entièrement libre<sup>12</sup> : tout citoyen, sans besoin d'être médecin ou officier de santé, comme Mathieu, peut soigner les dents à condition de payer une patente. Il exerce presque jusqu'à sa mort, puisqu'il vend le 7 avril 1890 « la clientèle et l'achalandage »<sup>13</sup> dépendant des cabinets qu'il exploite à Compiègne et à Noyon, et décède le 9 juin 1890. La loi du 30 novembre 1892 qui réglementera la profession était en préparation. Pour Alice, se destinant sans doute à être dentiste, voire à reprendre le cabinet de son père<sup>14</sup>, devenir médecin était la garantie de pouvoir exercer.

L'inventaire après décès<sup>15</sup> reflète une vie modeste, même si la situation professionnelle de Mathieu était prospère, si l'on en juge par les nombreuses obligations acquises à la fin de sa vie. Il sera inhumé selon sa volonté, au cimetière Nord de Compiègne, « tout en haut contre le mur au soleil »<sup>16</sup>.

10 Archives intercommunales de Compiègne : Ordonnance des contributions directes, Ville de Compiègne, listes des Patentes 1879, 2F1 (1).

11 *Le Progrès de l'Oise* 3 décembre 1859 : 4.

12 Morgenstern 1993.

13 Archives Départementales de l'Oise. Archives notariales de Compiègne, Me O. Dehesdin 2E/25, avril 1890, Cession Mathieu Dubois/Murat.

14 Archives départementales de l'Oise. Archives notariales de Compiègne, Me O. Dehesdin 2E/25, mars-avril 1884, vente par adjudication Desjardins/Alice Mathieu Dubois. Alice achète cette maison que loue son père depuis 1876 et où est installé son cabinet de dentiste.

15 Archives départementales de l'Oise. Archives notariales de Compiègne, Me O. Dehesdin 2E/25, 18 juin 1890, Inventaire après décès de Mathieu dit Dubois.

16 Archives Départementales de l'Oise. Archives notariales de Compiègne, Me O. Dehesdin 2E/25, 9 juin 1890, dépôt judiciaire des testaments de Mathieu dit Dubois.

**A**dolescente, Alice prépare ses baccalauréats. Il n’y a pas encore de lieux d’enseignement secondaire véritablement organisés pour les filles – ils verront le jour progressivement après la *loi Camille Sée* de décembre 1881 – et peu nombreuses sont celles qui accèdent à ce premier grade universitaire. En 1879, elle obtient à Paris le *baccalauréat ès sciences restreint* réservé aux seuls futurs étudiants en médecine, en même temps que Blanche Edwards (1858-1941), future madame Pilliet. Peut-être est-ce là l’occasion de leur rencontre ?

Le *Petit Journal* du 11 novembre 1879 relève : « Mlle Alice Dubois, de Compiègne, une jeune fille noire, vient de subir avec succès l’examen du baccalauréat ès sciences. Mlle Dubois était déjà pourvue du brevet supérieur de l’enseignement primaire ».

Quant au *baccalauréat ès lettres*, il comportait deux parties. Elle passe la *rhétorique* en novembre 1880, et le *Progrès de l’Oise* félicite quatre professeurs<sup>17</sup> pour l’enseignement qu’ils lui ont dispensé, ajoutant : « Sous l’habile direction de son père, Mlle Alice Dubois n’est pas seulement devenue une jeune fille lettrée, mais encore une dentiste habile qui sait allier la science théorique à la pratique de l’art dentaire »<sup>18</sup>. Elle réussit la 2<sup>e</sup> partie, *philosophie*, le 26 juillet 1881.

Si son père participe à son instruction, sans doute l’a-t-il initiée aussi à l’art dentaire puisqu’on la dit « dentiste habile ». Elle a même pu exercer un temps à ses côtés. Le sujet de sa thèse, comme nous le verrons, marque bien son intérêt pour cette discipline. Enfin, l’hypothèse qu’elle se soit destinée à être dentiste est étayée par un article du *Dictionnaire national des contemporains* où il est mentionné qu’elle « abandonna l’idée qu’elle avait eue un moment de se livrer à l’art dentaire, pour se consacrer exclusivement à la direction d’un établissement médical avec son mari, M. le Docteur Paul Sollier »<sup>19</sup>.

## LES ÉTUDES DE MÉDECINE À PARIS : UN PARI AUDACIEUX

**A** l’automne 1881, Alice quitte son père pour s’installer dans la capitale et suivre ses études de médecine. Cela fait alors peu de temps qu’en France des femmes – en grande majorité étrangères<sup>20</sup> – peuvent s’inscrire à la Faculté de médecine. Madeleine Brès (1842-1921) est, en 1875, la première Française reçue docteur. Leur situation n’est pas encore très favorable en 1881. Une franche résistance est manifeste de la part d’étudiants, de professeurs et médecins des hôpitaux, et même de certaines familles qui n’apprécient guère ce choix pour leurs filles.

Pour Alice, femme à la peau foncée – ce qui lui vaut d’être appelée *Bamboula* par ses camarades – l’épreuve est sans doute assez rude. Sa condisciple Marie Wilbouchewitch-Nageotte (1864-1941), deuxième femme interne des hôpitaux de Paris en 1888 et première orthopédiste<sup>21</sup>, fait dans ses mémoires un portrait d’elle qui confirme ce surnom : « [...] Sollier, ce dernier marié avec la négresse Alice Dubois qu’on appelait bien entendu *Bamboula*. Tant qu’elle habitait chez les Edwards, elle était habillée [...] avec un nœud rouge ou bleu dans les cheveux et des robes de couleurs. [...] tout le monde aimait bien *Bamboula* »<sup>22</sup>.

17 Ils sont tous quatre professeurs au Collège de Compiègne, réservé aux garçons ; il s’agit donc probablement de cours particuliers, à moins que ce ne soient des « cours secondaires de jeunes filles » hebdomadaires dispensés à l’Hôtel de Ville de Compiègne depuis 1879.

18 *Le Progrès de l’Oise*, 20 novembre 1880 : 4.

19 *Dictionnaire national* 1899-1919 : 272.

20 Moulinier 2006.

21 Poirier 2018 : 475-488.

22 Nageotte-Wilbouchewitch 2016 : 90.



Alice a cependant un atout majeur : la famille Edwards. Pendant ses études de médecine, son « correspondant » à Paris, puisqu'elle est encore mineure, est le docteur Edwards, père de Blanche<sup>23</sup>. Elle loge au 330, rue Saint-Jacques, où M<sup>me</sup> Edwards loue des chambres aux étudiants. Quant à son amie Blanche, ses démarches innombrables pour l'accession des femmes à l'externat (acquise en janvier 1882) puis à l'internat (obtenue en 1885) sont largement rapportées dans la presse de l'époque et dans des écrits postérieurs<sup>24</sup>.

Alice commence ses études de médecine en octobre 1881, comme son futur mari. De 1881 à 1885, elle valide les 16 inscriptions requises pour présenter sa thèse en 1887. Bénéficiant de la victoire obtenue par Blanche un an auparavant, elle s'inscrit dès l'automne 1883 au concours de l'externat<sup>25</sup>. Elle est reçue 72<sup>e</sup> sur 254 dont seulement trois femmes, Paul est 32<sup>e</sup>. Ses trois stages d'externe se déroulent successivement dans les services de Victor Cornil (1837-908), Jacques-Joseph Grancher (1843-1907) et Théophile Gallard (1828-1887).

De janvier à décembre 1884 elle est donc à l'Hôtel-Dieu chez le professeur Victor Cornil, dont l'appréciation est sobre mais positive : « *Très assidue et exacte à son service.* » De janvier 1885 à janvier 1886, son second stage la conduit à l'hôpital des Enfants-Malades, dans le service du professeur Joseph Grancher. Alice est alors l'une des sept femmes externes dans les services parisiens. Pour Grancher, elle est « *Bonne élève obéissante et dévouée* ».

Au cours de cette même année 1885, Blanche Edwards remporte sa deuxième bataille : l'internat s'ouvre aux femmes. Alice s'inscrit en même temps qu'elle et qu'Augusta Klumpke (1859-1927) – leur nom apparaît sur le registre d'inscription aux numéros 87, 88 et 89 – (Fig. 4), ainsi que Paul Sollier. Le chef de clinique de Grancher, Paul Le Gendre assure des conférences préparatoires, et écrira dans son livre de souvenirs

87	D <sup>re</sup> Edwards	Blanche Edwards	24 9: 1858	Milly (Saint-Omer)	330 rue S <sup>t</sup> Jacques
88	D <sup>re</sup> Klumpke	Augusta	15 8: 1859	San Francisco	88 B <sup>is</sup> S <sup>t</sup> Michel
89	D <sup>re</sup> Mathieu-Dubois	Alice	3 avril 1861	Compiègne	330 rue S <sup>t</sup> Jacques

Fig. 4 : Inscription d'Alice pour le concours de l'internat de 1885. Archives AP-HP. 761 FOSS 17, concours internat 1885. Registre d'inscription. (Les noms successifs des trois femmes montrent qu'elles ont dû s'inscrire ensemble et attestent de la même adresse pour Blanche et Alice.)

23 Archives nationales : AJ16 /6866.  
 24 Poirier 2001 : 588-590.  
 25 Archives AP-HP. Fiche de scolarité d'A. Mathieu-Dubois, classée à Mme Sollier, carton 774 FOSS 194 et Externat 1883, carton 761 FOSS 11.

avoir eu « l'honneur de conseiller entre autres Mlles Klumpke, Edwards et Dubois, qui devaient devenir M<sup>mes</sup> Déjerine, Pilliet et Sollier »<sup>26</sup>. Alice prépare donc le concours, mais aucune note, ni la mention *Absente* au jour de l'épreuve (les absences devant être justifiées) ne figure face à son nom dans la liste des résultats. A-t-elle décidé de ne pas rendre sa copie? Se serait-elle découragée face au report de l'épreuve d'admissibilité, la première épreuve écrite ayant été annulée cette année-là du fait d'une fuite dans les sujets<sup>27</sup>? Un indice de sa présence nous vient pourtant de ce que *Bamboula* est chanté lors du tumulte que font de nombreux étudiants contre la présence des femmes le jour du concours ce qui est commenté dans la presse et rapporté dans une lettre d'Augusta Klumpke à son futur mari Jules Déjerine<sup>28</sup>.

On lit encore dans Le Figaro : « Quand M<sup>lle</sup> Edwards, ou Miss Klumpke, ou cette petite créole que tous les étudiants appellent *Bamboula*, se présentent au concours de l'internat avec un bagage d'études considérable derrière elles, un clan de doctoresses les blâme, un autre les approuve »<sup>29</sup>.

Cette année-là, Blanche Edwards est éliminée dès l'écrit, mais Augusta Klumpke et Paul Sollier sont reçus internes provisoires. Alice ne se réinscrira pas, elle ne portera pas l'emblématique calotte de velours noir. L'année suivante, Paul est reçu 5<sup>e</sup> et Augusta 16<sup>e</sup> ce qui en fait la première femme reçue interne des hôpitaux de Paris. Blanche, reçue interne provisoire, ne sera jamais titulaire.

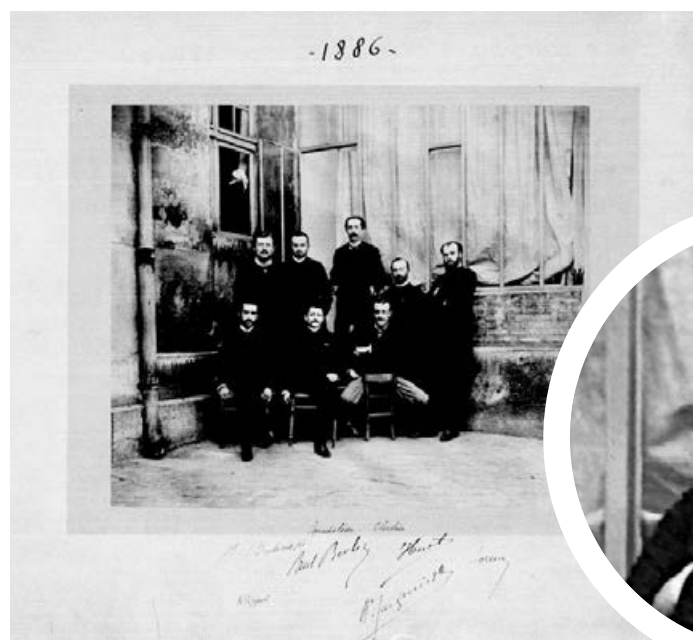
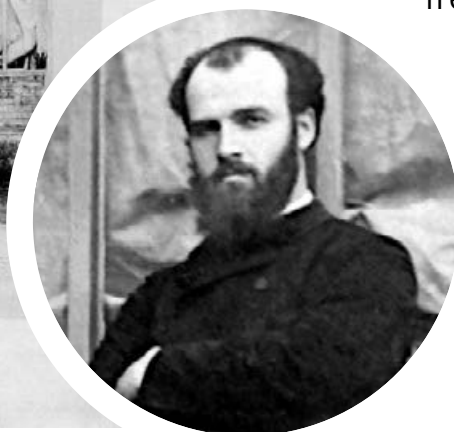


Fig. 5 et 5 bis : Paul Sollier en 1886 (avec les signatures des intéressés).  
Album de l'Internat de la Salpêtrière. BUPMC (Paris).



Alice effectue sa dernière année d'externat de février 1886 au 31 janvier 1887 à l'Hôtel-Dieu dans le service des maladies des femmes et accouchements du docteur Théophile Gallard, qui souligne ses fréquentes absences du service. Mais il s'agit d'une année particulière, puisqu'elle a épousé Paul Sollier le 21 janvier 1886 (Fig. 5 et 5bis), ce qui peut expliquer un certain flottement dans son travail.

Elle passe ses derniers examens avec succès en juin 1887 et, le 27 octobre, sous la présidence de Grancher, elle soutient sa thèse *L'état de la dentition chez les enfants idiots et arriérés : contribution à l'étude*

*des dégénérescences dans l'espèce humaine*, illustrée de 32 figures (Fig. 6 et 6bis). C'est dans le service de Désiré-Magloire Bourneville (1840-1909) à Bicêtre, où Paul est interne, qu'elle en a trouvé la matière. Le choix de ce sujet ne surprend pas, il signe l'intérêt qu'elle a conservé pour cette discipline. Elle dédie sa thèse à la mémoire de sa mère et rend hommage à son père : « À mon père. Mon premier maître dans la pratique de l'art dentaire et mon guide dans toutes mes études, j'offre et je dédie ce travail. Bien faible témoignage de reconnaissance et d'affection filiale. » Le jury se déclare *Très satisfait*, grâce à quoi elle obtient la *Mention honorable*, ce qui fait d'elle la 4<sup>e</sup> femme à avoir eu cette distinction<sup>30</sup>. La presse relève l'événement : « La femme-médecin n'est déjà plus un objet de curiosité. Ce qui est plus rare c'est la doctoresse nègre. Une de ces dernières, Mme Sollier, vient de passer avec succès sa thèse pour la médecine. [...] En dépit de sa

26 Le Gendre 1930 : 93.

27 Archives AP-HP, Internat 1885, carton 761 FOSS 17.

28 Bibliothèque de l'Académie Nationale de Médecine, Fonds Augusta Déjerine-Klumpke, ADJkIV, n°6.

29 Giffard 1885 : 1-2.

30 Fontanges 1901 : 40-41.

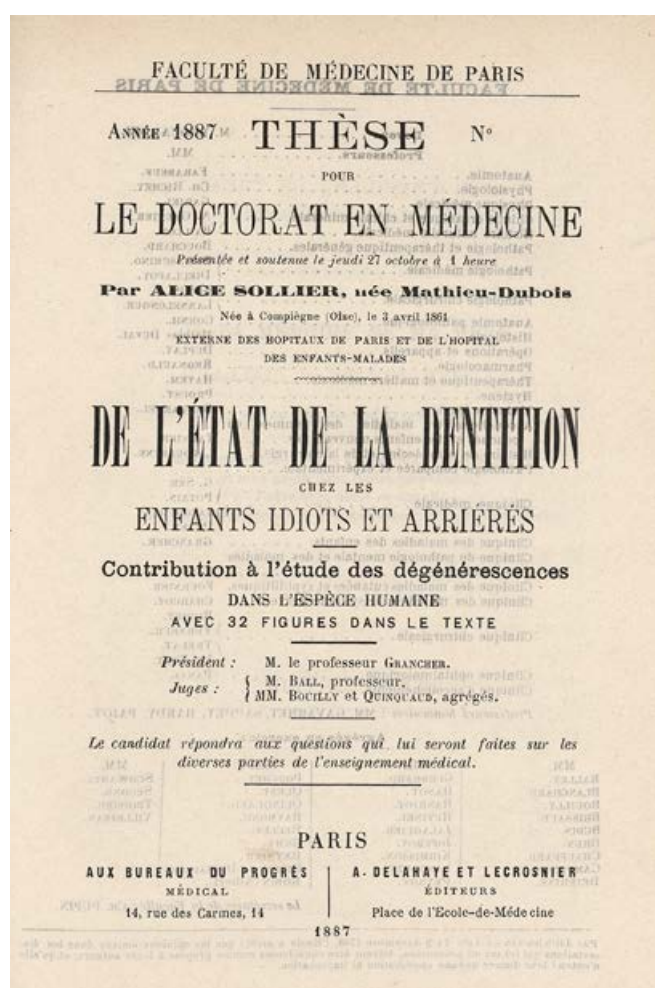


Fig. 6 : Thèse d'Alice Sollier. Thèse de médecine de Paris n° 4, 1887. 180 pages et 101 observations illustrées de croquis. BIU Santé (Paris).



Fig. 6bis : PV de thèse d'Alice Sollier source : Archives de l'AP-HP, carton 774 FOSS 194, fiche de scolarité d'Alice.

couleur, elle est Française de naissance. Son père, M. Dubois, dentiste à Compiègne, est un nègre originaire de nos possessions de la Guyane ; sa mère, une blanche, est Française aussi »<sup>31</sup>.

La fin de ses études de médecine a été marquée par son mariage avec Paul Sollier, M<sup>me</sup> Edwards étant son témoin. De leur union naîtront 2 enfants : le 3 novembre 1886, un garçon prénommé René Victor qui décède trois jours plus tard et est inhumé à Compiègne ; et le 8 novembre 1887 Suzanne, née à la maternité de Port Royal, quinze jours après que sa mère eut soutenu sa thèse.

31 La Justice 31 octobre 1887 : 3 et Le Radical 3 novembre 1887.



## LA VIE PROFESSIONNELLE

La thèse passée, il est maintenant acquis qu'Alice ne se consacrera pas à l'art dentaire, mais, comme son mari, aux maladies nerveuses. Ils participent tous deux au premier *Congrès annuel de médecine mentale* à Rouen du 5 au 9 août 1890. Alice y est la seule femme médecin. Les docteurs Sollier vont successivement diriger deux établissements de santé privés : la *Villa Montsouris* de 1889 à 1897, et le *Sanatorium de Boulogne-sur-Seine*, de 1897 à 1921.

### LA VILLA MONTSOURIS

Le premier établissement qu'elle codirige avec Paul – lui-même ne soutient sa thèse qu'en 1890 (Fig. 7 et 7bis) – se situe 130 rue de la Glacière à Paris XIII<sup>e</sup>. Cette maison de santé existe toujours sous le nom de *Clinique Villa Montsouris*. Elle a déménagé en décembre 1966 à l'angle de la rue de la Santé, n°115, et du passage Victor-Marchand. C'est le dernier établissement privé de psychiatrie parisien intra-muros.

Dans l'*Almanach du commerce de Paris*<sup>32</sup>, la première mention de cette maison date de 1833 : « Glacière (La), commune de Gentilly, banl. de Paris... Maison de santé. M<sup>me</sup> Bonnemain-Chiret ». Un autre almanach précise en 1835 que l'on y reçoit « des aliénés incurables et non en traitement »<sup>33</sup>. Le hameau de la Glacière est rattaché à Paris en 1860, et la rue du même nom change à plusieurs reprises de numérotation, qui fait passer la maison de santé du n°40 au n°50, puis au n°130. En 1885, le docteur Pierre Raffegau (1859-1931) prend la direction médicale de cet établissement qui, l'année suivante, ne reçoit plus que des femmes aliénées. Remplacé par les Sollier, il le quittera pour fonder en 1890 la *Villa des Pages* au Vésinet<sup>34</sup>.

Le couple Sollier se spécialise dans le traitement des maladies nerveuses et des intoxications, et progressivement ne reçoit plus d'aliénés. L'établissement acquiert une certaine renommée. (Fig. 8). Pour le Dr Fernand Levillain (1858-1935), en 1896, « il s'agit là, au point de vue scientifique, du véritable établissement neurothérapique [...]. Cet établissement peut recevoir 30 pensionnaires. Il contient tous les



Fig. 7 et 7 bis : Paul Sollier en 1890 avec Pilliet, le mari de Blanche Edwards. Album de l'Internat de la Salpêtrière- BUPMC (Paris).

Fig. 8 : publicité pour la villa Montsouris en 1896. Annuaire-almanach du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration, Firmin Didot et Bottin réunis (Paris). 1896, vue 1791.



32 *Almanach du commerce de Paris* 1833 : 762.

33 *Almanach des 25000 adresses des principaux habitants (sic) de Paris*, pour l'année 1835 : 517.

34 Caire 2019 : 58-66.

appareils classiques de l'hydrothérapie et de l'électrothérapie statique, galvanique et faradique. On y pratique l'isolement dans toute sa rigueur, et M. Sollier s'est fait connaître par son étude très consciencieuse de la méthode d'Erlenmeyer pour la démorphinisation rapide »<sup>35</sup>. Paul Sollier a fait un voyage d'étude<sup>36</sup> en avril 1896, entre autres dans l'établissement d'Albrecht Erlenmeyer (1849-1928) à Bendorf en Allemagne<sup>37</sup>. Il s'inspirera de sa méthode basée sur des *principes chimiques*, tout en proposant un sevrage plus rapide et une préparation de l'élimination du toxique fondée sur la *relance du système glandulaire* : c'est la *méthode physiologique* de Sollier. Alice évoquera plus tard dans un entretien la nécessité d'une surveillance médicale très étroite des premiers jours de sevrage, très astreignante. Leur successeur à la Villa Montsouris, Gaston Comar (1867-1931), continuera d'appliquer cette *méthode Sollier*. On peut considérer Montsouris comme un « galop d'essai » ; la véritable œuvre des Sollier est l'établissement qu'ils vont créer à Boulogne.



Fig. 9 : portrait inédit de Paul Sollier probablement devant le portail du Sanatorium de Boulogne. (document privé)

## LE SANATORIUM DE BOULOGNE-SUR-SEINE

Au printemps 1896 est constituée une société en commandite par actions *D<sup>r</sup> Paul Sollier et Cie*, dite *Établissement d'hydrothérapie médicale de Boulogne-sur-Seine*. Elle prend ensuite la sous-dénomination de *Sanatorium de Boulogne*. Les statuts précisent que Paul Sollier, qui en est le gérant<sup>38</sup>, s'adjoint la collaboration technique de sa femme, le Dr Alice Sollier, aussi désignée pour le remplacer comme gérante au cas où il décède ou démissionne<sup>39</sup>. Le 30 juillet 1897, les statuts portent le capital à 700 000 francs divisé en 1400 actions (90 médecins parmi 124 actionnaires) de 500 francs chacune<sup>40</sup>. C'est un projet d'envergure, les Sollier deviennent chefs d'entreprise (Fig. 9).

### LES ASPECTS MÉDICAUX

Construit selon les plans de l'architecte Henri Nicard<sup>41</sup> (1850-1935) le sanatorium ouvre le 1er avril 1897 au 145, route de Versailles à Boulogne-sur-Seine. Une brochure illustrée précise que la direction du sanatorium, « fondé par le Corps médical » est confiée aux D<sup>rs</sup> Paul et Alice Sollier : « Il est exclusivement réservé au traitement des maladies organiques ou fonctionnelles du système nerveux et aux cures de désintoxication pour lesquelles existent une installation et un personnel spéciaux. La séparation des sexes y est complète. Toutes les applications thérapeutiques sont faites exclusivement par les médecins de l'établissement sous la direction du médecin chef. » Précision importante : « Il est le seul enfin ayant à sa tête un médecin et une doctoresse, assurant ainsi aux familles des jeunes filles qui sont placées des soins à la fois maternels et scientifiques »<sup>42</sup>.

35 Levillain 1896 : 337.

36 Archives nationales : F17 3007 C. Mission Paul Sollier: voyage d'études en Allemagne et en Autriche.

37 Erlenmeyer 1896 : 65-66.

38 *Archives commerciales de la France* 29 avril 1896 : 538.

39 *Le Droit. Journal des tribunaux* 26 avril 1896 : 397-398.

40 *Archives commerciales de la France* 21 août 1897 : 1042. Le salaire annuel de Paul était alors de 18 000 francs, et celui d'Alice de 6 000 francs (source : Statuts de la société en commandite par actions Dr Paul Sollier et C<sup>e</sup> ; Rapport du commissaire.)

41 *Les Charpentiers de Paris*. Paris, impr. de la lithographie parisienne, 1905 : 101-105, ill.

42 Archives de la Ville de Boulogne-Billancourt, dossier 3 M 23.



Suit la description d'un établissement modèle, bien équipé, luxueux et doté d'un confort rare pour l'époque : éclairage électrique, ascenseurs, chauffage central... Il est réservé aux maladies *nerveuses* – par opposition aux maladies *mentales* – telles que la neurasthénie et l'hystérie, mais aussi la chorée, la sclérose en plaques, etc. et les intoxications. Les *aliénés* n'y sont pas admis (Fig. 10, 11, 12).

Bien qu'il n'en soit pas fait mention dans la brochure, un pavillon pour « agités » existe aussi, et figure dans l'évaluation des bâtiments lors de la vente<sup>43</sup>. Si l'on en juge par les plans d'architecture du bâtiment principal, et avec le pavillon des agités et le pavillon Raymond, l'établissement dispose d'une cinquantaine de lits<sup>44</sup>, distribués en 3 catégories : 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> classe, et appartements de luxe avec salon. La pension mensuelle, payable d'avance, va de 800 à 2 000 francs, et pour les morphinomanes, pour 2 mois, de 2 500 à 4 000 francs.

Quels traitements pratique-t-on dans cet établissement ? S'adressant aux patients souffrant de troubles nerveux, tous les moyens thérapeutiques alors en usage sont appliqués, la pharmacopée (encore très limitée), l'hydrothérapie dans ses différentes applications (bains et douches), l'électrothérapie faradique et galvanique<sup>45</sup>, les massages et la gymnastique. L'isolement s'accompagne du traitement moral et psychologique conduit par les médecins, c'est-à-dire des entretiens répétés – parfois pluriquotidiens – où le médecin a un rôle de guide. C'est un modèle de la psychothérapie naissante. Spécialiste de l'hystérie, Paul Sollier, auteur notamment de *Genèse et nature de l'hystérie* (1897) et de *L'hystérie et son traitement* en (1901) se démarque, par son traitement dit psycho-physiologique, -dont il se défend qu'il s'apparente à la suggestion- de ses contemporains Pierre Janet et Jules Déjerine, et prend ses distances avec l'hypnose. En outre, il restera



Fig. 10 : Façade du grand bâtiment, Sanatorium de Boulogne sur Seine, *Les Charpentiers de Paris*, ill. Nicard (architecte) p. 101.



Fig. 11 : Pavillon du Concierge, Sanatorium de Boulogne sur Seine, *Les Charpentiers de Paris*, ill. Nicard (architecte) p. 102.



Fig. 12 : Pavillon du directeur, Sanatorium de Boulogne sur Seine, *Les Charpentiers de Paris*, ill. Nicard (architecte) p. 103.

43 Archives de la Ville de Boulogne-Billancourt, dossier 3 M 23.

44 Archives de la Ville de Boulogne-Billancourt, dossier 3 M 23.

45 Au XIX<sup>e</sup> siècle des méthodes de stimulation électrique (courant alternatif faradique créé par bobine d'induction, courant continu galvanique par la pile voltaïque) ont permis de développer des traitements en neuro-psychiatrie notamment dans des indications telles que la neurasthénie et l'hystérie. Voir Caire 2019 : 70-84.



éloigné des thèses de Sigmund Freud. Certains voient en Sollier un précurseur des thérapies cognitivo-comportementales<sup>46</sup>.

Alice exerce-t-elle aussi cette forme de psychothérapie ? Nulle trace écrite ne nous permet de l'affirmer, mais il est fort probable que les collaborateurs de Paul ont adhéré à ses théories, Alice comme les médecins adjoints du sanatorium, et veillé à ce qu'y soient appliqués ses procédés thérapeutiques.

Quant aux toxicomanes, ils sont admis pour deux mois, temps minimal nécessaire pour la désintoxication suivant la *méthode Sollier*, déjà éprouvée à Montsouris. Un article du *Gaulois*, le 18 novembre 1904, se référant au livre de Gabrielle Réval (1870-1938), *L'Avenir de nos filles*, rapporte : « Si le docteur Alice Sollier, qui dirige un sanatorium avec son mari, aime la vie qu'elle mène, elle avoue que ce n'est pas une sinécure : il n'y a qu'une chose qu'elle ignore, c'est la nuit où elle pourra dormir sans crainte d'une nouvelle alerte, attendu qu'elle a des malades qu'il faut suivre jour et nuit et que notamment " le sevrage des morphinomanes est une période dangereuse " »<sup>47</sup>.

Par ailleurs, des soins dentaires sont pratiqués, sans doute par Alice elle-même puisqu'aucun dentiste n'apparaît dans l'organigramme de l'établissement et qu'elle a été formée dans ce domaine par son père.

## UN ÉTABLISSEMENT RENOMMÉ

I l est certain que le sanatorium bénéficie d'une bonne réputation. La clientèle est nombreuse, essentiellement constituée de gens aisés vu le montant élevé du prix de la pension. On relève parmi les patients quelques personnalités, dont la comtesse Anna de Noailles souffrant de « neurasthénie »<sup>48</sup> et d'angoisses, qui y fera deux séjours : l'un après la naissance de son fils, fin 1900 début 1901, puis du 21 février 1905 à la mi-mars 1905, et qui sera soignée plus tard à nouveau à Saint-Cloud par Alice. Marcel Proust y passe six semaines après le décès de sa mère, de fin décembre 1905 à janvier 1906. Paul Sollier, qui prend soin de lui, est certainement flatté de recevoir le fils du Dr Adrien Proust (1834-1903), connu pour ses observations de la division de la conscience qui l'intéresse tant<sup>49</sup>.

Les Sollier savent promouvoir leur institution. En 1900, lors des deux congrès internationaux tenus à Paris l'un de médecine, l'autre de psychologie<sup>50</sup>, et où Paul intervient, les membres sont conviés respectivement le 2 août et le 24 août à visiter l'établissement, avec compte rendu dans la presse.

Ainsi, l'article « Au Sanatorium de Boulogne » du journal féministe *La Fronde* rapporte que « les membres du congrès médical, section de neurologie, ont passé un après-midi bien agréable. Le docteur et la doctoresse Sollier, qui ont installé à Boulogne-sur-Seine un sanatorium, avaient convié les congressistes à venir visiter leur établissement qui, au point de vue luxueux, confortable et hygiénique, est assurément unique en France [...]. Le sanatorium comprend deux ailes parallèles et symétriques, l'une pour les messieurs, l'autre pour les dames. Les malades que l'on y soigne et y guérit le plus souvent sont des morphinomanes, des hystériques et des neurasthéniques. Le docteur Sollier, ancien interne des hôpitaux de Paris, prodigue ses soins aux hommes, tandis que la doctoresse Alice Sollier soigne les femmes. Ancienne externe des hôpitaux, la jeune directrice du sanatorium est, avec les doctresses Dejerine-Klumpke et Edwards-Pilliet,

46 Walusinski, Bogousslavsky 2008 : 247.

47 À côté des consommations extra-médicales de l'opium et de ses dérivés, son alcaloïde le plus soporifique, la morphine, a été largement utilisée au xix<sup>e</sup> siècle comme traitement sédatif et antalgique. Les phénomènes d'assuétude au produit ont généré des intoxications chroniques qui deviendront une préoccupation majeure des médecins de la période des Sollier. Voir à ce sujet Caire 2019 : 331-333.

48 Broche 1989 : 157.

49 Bizub 2006 : 41-51.

50 XIII<sup>e</sup> Congrès international de Médecine Section neurologie et IV<sup>e</sup> Congrès International de Psychologie tenu à Paris du 20 au 26 août 1900, sous la présidence de Th. Ribot.

une des premières femmes qui, il y a dix ans, pénétra dans les hôpitaux de Paris. Aussi *La Fronde* avait tenu à se joindre hier aux congressistes médicaux pour féliciter la doctoresse Sollier qui est en France la seule femme à la tête – ayant son diplôme – d'un établissement médical [...] »<sup>51</sup>.

Quelques années plus tard, le 27 avril 1913, l'inauguration du luxueux *Pavillon Raymond*<sup>52</sup> destiné aux malades dont le traitement ne nécessite pas l'isolement thérapeutique<sup>53</sup> est une nouvelle occasion d'inviter quelques personnalités, parmi lesquelles le préfet de la Seine, le directeur de l'Assistance publique et de nombreux médecins.<sup>54</sup>

## LE PERSONNEL DU SANATORIUM

**L**es Sollier sont secondés par des médecins adjoints – on relève les noms de François Boissier, Paul Duhem, Marius Chartier, Georges Collet, Daniel Morat – et divers professionnels.

Lors du recensement de la ville de Boulogne en 1901 figurent à l'adresse du sanatorium les noms d'un interne, Louis Jacq, et d'une cinquantaine de personnes, valets et femmes de chambre, infirmiers et infirmières, domestiques, garde-malades, cuisinier, lingères, institutrice, mécanicien, jardinier, concierge... En 1911, le nombre des employés, qui tous résident sur place, dépasse les quatre-vingts. Le personnel vit jour et nuit près des patients. Cette disponibilité, qui était de rigueur, y compris pour le personnel médical, répond aux normes de l'époque.

Le sanatorium est un établissement florissant, à la pointe de la thérapeutique de l'époque, et requiert un important et rigoureux travail de gestion dont Alice semble être la cheville ouvrière. Dans le tandem que forment les Sollier, Paul, outre son travail de praticien, publie beaucoup, participe à divers congrès, aux réunions de plusieurs sociétés savantes, et assure depuis 1898 un enseignement de psychologie à l'*Université Nouvelle de Bruxelles*. Cette intense activité intellectuelle laisse peu de place pour l'administration au quotidien du Sanatorium, qui repose largement sur Alice, en plus de son rôle proprement médical ; ce qui semble d'ailleurs reconnu par ses pairs : « sa femme [...] s'y donna corps et âme et travailla avec un courage extraordinaire à son administration », peut-on lire dans un hommage à Paul Sollier<sup>55</sup>.

## LA GUERRE DE 1914-1918

**L**a déclaration de guerre et la mobilisation générale viennent bouleverser la vie du sanatorium. Dès le début d'août 1914, Paul Sollier, bien qu'ayant 53 ans, est affecté à sa demande comme médecin à l'hôpital militaire de Châlons, mais atteint d'une sciatique paralysante, il est évacué en septembre à l'hôpital de Nice. Il dirigera ensuite le Centre neuro-pathologique de la 14<sup>e</sup> région militaire de Lyon, et sera promu médecin major de première classe<sup>56</sup>.

Alice dirige donc seule le sanatorium et assure l'évacuation des malades vers des zones moins exposées au moment où l'on redoute l'invasion de la région parisienne. Cet engagement lui vaudra la croix de chevalier de la Légion d'honneur, remise par la comtesse Anna de Noailles le 18 novembre 1925 : « En l'absence du Dr Sollier mobilisé dès le 2 août 1914, a assumé la direction pendant toute la durée de la guerre du

---

51 *La Fronde* 6 août 1900 : 3.

52 Un buste est érigé dans le parc du sanatorium en hommage à la mémoire du professeur Fulgence Raymond (1844-1910) successeur de Jean-Martin Charcot (1825-1893) à la Salpêtrière.

53 L'isolement thérapeutique était un traitement en soi visant à isoler le patient de son milieu habituel, familial.

54 *L'informateur des aliénistes et des neurologues* 25 janvier 1913 : 194 (en référence à un article du *Temps*).

55 Faure 1933 : 1022.

56 Walusinski, Tatu, Bogousslavsky 2016 : 113.

sanatorium de Boulogne-sur-Seine que dirigeait ce praticien. M<sup>me</sup> Sollier, avec un rare dévouement, a notamment assuré l'évacuation, fin août 1914, de tous les malades sur la zone de l'intérieur. Elle les a à nouveau réunis dans l'établissement après la bataille de la Marne »<sup>57</sup>.

## LA VENTE DU SANATORIUM ET SON TRANSFERT

C'est probablement une baisse de sa fréquentation pendant la guerre, s'ajoutant à des modifications urbaines dues à l'industrialisation de Boulogne et à l'influence « urbaniste » de son nouveau maire, André Morizet, qui aboutira à la vente du sanatorium. En juin 1921, il est acheté par l'Assistance publique, la ville de Boulogne et le département de la Seine pour 3 600 000 francs afin d'être transformé en hôpital général « pour dégager les hôpitaux de l'Assistance publique surencombrés »<sup>58</sup>.

Après les travaux de réaménagement, l'hôpital ouvre le 1er novembre 1923 et prend le nom d'hôpital *Ambroise Paré* en 1924. Détruit par les bombardements en 1942, il sera reconstruit en 1969 à l'emplacement de l'ancien Château Rothschild<sup>59</sup>.

## LA CLINIQUE NEUROLOGIQUE DE SAINT-CLOUD

Le sanatorium est transféré « à partir du 15 juin 1921, à la clinique neurologique de Saint-Cloud-Montretout, 2, avenue Pozzo di Borgo, complètement réorganisée au point de vue matériel et technique, et largement ouverte à tous les médecins, qui y trouveront pour leurs malades, les mêmes conditions qu'au sanatorium de Boulogne »<sup>60</sup>. C'est le Dr Morat, médecin adjoint du sanatorium de Boulogne, qui en prend la direction avec Alice Sollier (Fig. 13a).

La clinique est la propriété d'Anthippes Sevastos, belle-sœur du sculpteur Antoine Bourdelle (1861-1929) et, depuis 1918, épouse du Dr Paul-Louis Couchoud (1879-1959). Ce luxueux institut « physiothérapique » est présenté dans *l'Annuaire du Commerce* Didot-Bottin de 1921 et de 1922 comme l'« ancien établissement du Dr Couchoud »<sup>61</sup>. Comme à Boulogne, les soins s'adressent aux affections du système nerveux et aux toxicomanies (morphine, cocaïne, alcool). Paul Sollier n'y exerce pas, mais sa méthode physiologique est toujours utilisée. Il vit 14, rue Clément-Marot, Paris VIII<sup>e</sup>, et se consacre à son travail d'enseignement et de recherche à Bruxelles, où il crée l'*École d'ergologie*.



Fig. 13a : Portrait d'Alice Sollier dans « Princesses de sciences », La Vie heureuse, janvier 1909, p. 4

57 Base Leonore. Dossier : 19800035/0310/41735 Le Préfet de Seine-et-Oise, Versailles, le 3 octobre 1925.

58 Archives municipales de la ville de Boulogne-Billancourt, 3 M 23 : Lettre de M. Sellier, maire de Suresnes, au directeur de l'A.P., 18 octobre 1920.

59 Bédoussac 2009 : 53.


60 *L'Informateur des aliénistes et des neurologistes* janvier 1922 : 152.

61 *Annuaire du Commerce* Didot-Bottin 1921 : 2396 : « Clinique médicale de Paris. Maison de diagnostic, de régime et de traitements médico-chirurgicaux. Ouverte à tous les médecins. 6, rue Piccini (Av. du Bois). Annexe à St-Cloud (anc. étabt du Dr Couchoud) 2, av. Pozzo-di-Borgo St-Cloud (S.-&-O.) »



Parmi les patients célèbres, citons : Anna de Noailles (1876-1933), en octobre 1924, « prisonnière de ses migraines, de sa fatigue extrême, de sa lassitude », ses nombreuses visites la distraient de « ses compagnons habituels, l'aspirine, le gardénal, et la mélancolie »<sup>62</sup> ; la poétesse héroïnomane Mireille Havet qui entreprend en décembre 1926 une cure qui tourne court, et rapporte dans son journal<sup>63</sup> les vicissitudes de ses relations amoureuses avec Reine Bénard et Marcelle Garros, toutes deux soignées à la clinique par Alice Sollier ; et Jean Cocteau qui tire de son séjour de décembre 1928 à avril 1929, des notes et dessins pour son ouvrage *Opium, Journal d'une désintoxication*.

### Pull-over au Crochet POUR FILLETTE

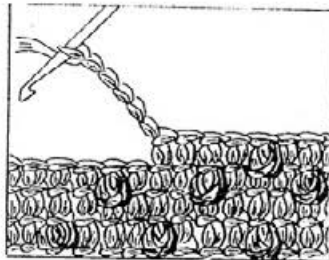


**FOURNILURES :** 1 pelote laine 100 DES PIGNONS bien SACS, un crochet assorti à la grosseur de la laine, et pour le bas du vêtement et le bas des manches un crochet plus fin.

**POINTE :** 1 pelote laine 100 DES PIGNONS bien SACS, un crochet assorti à la grosseur de la laine, et pour le bas du vêtement et le bas des manches un crochet plus fin.

**1<sup>er</sup> rang :** sur une chaînette de longueur voulue, faire 1 maille serrée dans la première maille en l'air de cette chaînette près du crochet, faire une bouclette dans la deuxième maille en l'air, 3 mailles en l'air, et à la dernière maille passer celle du crochet par-dessus 1 maille serrée dans la plus proche maille suivante, à mailles en l'air, etc.

**Autres rangs :** Alterner les bouclettes en formant des quinconces. Pour éviter de casser la laine, faire un rang de mailles simples pour le rang de retour. Les boucles ne se font ainsi que tous les 2 rangs.



**Exécution :** Devant : Monter une chaînette de 75 mailles en l'air, faire 11 rangs de mailles serrées avec le crochet fin, puis 2 rangs avec le gros crochet. Faire 6 mailles de chaque côté et commencer les picots de 9 mailles pour le point d'astrakan espacés de 3 mailles serrées. Au premier rang, il y aura 12 points d'astrakan, le 2<sup>e</sup> rang de point d'astrakan aura 16, et ainsi de suite ; il y aura un seul point au milieu au dernier rang. A partir de ce rang, faire le même travail, mais en ajoutant les boucles d'astrakan graduellement, jusqu'à l'emmanchure. Débiter l'emmanchure 34 rangs après la ceinture, laisser de chaque côté 3 mailles, puis 2 fois 2 mailles. Après ces mailles, monter encore 30 rangs, puis faire l'épaule en laissant 6 fois 3 mailles. Au 7<sup>e</sup> rang de boucles, commencer l'encolure, partager en deux, et abandonner le côté gauche ; continuer sur le côté droit en descendant au côté enroulé d'une maille à chaque rang après avoir laissé dans le centre 8 mailles. Continuer jusqu'à l'épaule ; arrêter graduellement, abandonnant 6 fois 3 mailles. Reprendre la deuxième épaule ; faire le même travail.

**Dos :** Le dos se fait de même façon que le devant, mais on supprime les points d'astrakan. Les emmanchures sont un peu moins creusées : 1 fois 3 mailles, 1 fois 2 mailles. L'encolure se fait droite après avoir fermé les épaules. Il y a 76 points.

**Manches :** Monter 36 mailles en l'air avec le crochet fin, faire 15 rangs, prendre le crochet plus gros, faire 1 rang, puis commencer les points d'astrakan, faire 6 points à droite, 6 points à gauche, il y a 7 picots d'astrakan. Diminuer tous les 2 rangs d'astrakan. Continuer en uni en augmentant tous les 8 rangs jusqu'à 51 points de largeur.

Travailler 10 rangs tout droit, puis faire l'arrondi en laissant à droite et à gauche 3 points 6 fois.

Les épaules cousues, faire autour de l'encolure 1 rang de mailles serrées avec le crochet fin.

**ANCIENNE.**

Nous adressons franco de port et emballage pour la France :

Laine Roi des PIGNONS, par pelote de 50 grammes ..... 5 50

Crochet ..... 0 50

Aussi envoi contre remboursement. Nous remercions à nos lectrices de joindre leur mandat à leur lettre de commande, en spécifiant le numéro de la publication contenant le modèle choisi. — Adresser cette lettre au Service des Ouvrages de Dames, 12, rue de Dunkerque, à Paris (N<sup>e</sup>). — Délais de livraison : 12 à 15 jours.

**VIENDE PARAITRE :**

**CROCHET & TRICOT**

Album N<sup>o</sup> 5 • Nouvelle édition

L'Album de 64 pages : 4 francs.

Envoi franco contre mandat-poste de 4 fr., adressé à l'Administration des DIMANCHES DE LA FEMME, 43, rue de Dunkerque, Paris (N<sup>e</sup>); ou le demander à votre librairie qui vous le procurera. Aucun envoi contre remboursement.

### DIMANCHES DE LA FEMME

13

## LEURS DIMANCHES

### M<sup>me</sup> LE D<sup>r</sup> SOLLIER

**M<sup>me</sup> LE D<sup>r</sup> SOLLIER** habite un lieu charmant, en l'air. Sa clinique est située sur des hauteurs boisées. De ce véritable nid de verdure, la vision s'étend sur le miroir profond de la Seine, sur les plaines des environs et sur un panorama de Paris si étendu qu'il n'en résulte qu'une impression de repos.

Celle qui depuis des années dirige cette clinique où sont soignées les grandes fatigues de l'esprit, les grands surmenages qui désirent revenir à la vie normale, celle qui est leur guide et leur soutien ne regarde d'un air étourdi :


— Mon dimanche?... Mais je n'en ai pas!

— J'entends bien ; habitant cette clinique, vous voulez dire que vous n'en sortez pas le dimanche, mais y faites-vous la même besogne ?

— Récemment !

— ... Mais votre vie personnelle ? Le temps de vous retrouver un peu avec vous-même, de voir vos amis, de vous distraire ?

— Ma vie personnelle, mademoiselle, c'est celle de ma clinique, uniquement, totalement. Me retrouver avec moi-même ! Mais le plus authentique de moi-même, c'est la femme-médecin. En soignant mes malades, toute la journée je suis... moi-même toute la journée. Mes amis... ce sont mes patients, et je n'ai pas de plus belle distraction que de les soigner.



M<sup>me</sup> Le D<sup>r</sup> Sollier.

Ah... parler-moi d'eux... puisque ainsi nous parlons de votre dimanche ?

— Mais oui... « ils » sont mes dimanches. Le matin, dès mon petit déjeuner, quand ce n'est pas avant, quand ce n'est pas dans la nuit, je vais voir chacun de mes malades... mais, j'y songe, venez donc avec moi, nous allons les visiter ensemble, puis nous continuerons toutes deux nos occupations qui sont celles de chaque jour. Ainsi le « dimanche » que vous raconterez à vos lectrices aura-t-il été ou ne peut plus être ?

Enchantée de cette proposition, je suis M<sup>me</sup> Le D<sup>r</sup> Sollier. Nous passons tout d'abord dans la pavillon des déprimés. On nomme ainsi ceux qu'une trop grande tension d'esprit, une vie trop remplie a conduits à une fatigue cérébrale telle qu'ils demandent d'eux-mêmes l'isolement et le repos. Je vois mon hôte se rapprocher d'eux, leur parler sur des sujets en apparence indifférents, mais que je comprends très vite être propres à tenir leur attention tout juste éveillée pour qu'ils ne retournent pas à leurs soucis quotidiens et tout juste assez courts pour ne pas les fatiguer.

— Voyez-vous, me dit la doctoresse en sortant, dans le traitement du genre de celui que nous faisons, il faut toute une science du malade, bien plus que la science des maladies qui s'acquiert à la Faculté. Pour les patients que nous venons de visiter, il est essentiel simplement d'être leur soutien, leur ami, étant bien entendu qu'aux conversations que je viens leur tenir dans la journée s'ajoute un régime alimentaire hydropathique, électrique, etc., et qu'ils sont aliés dans leur convalescence morale par la vision reposante de ces jardins, par les distractions qu'ils peuvent prendre entre eux, au billard, dans la salle de jeu, dans celles de gymnastique, etc.

Nous entrons ensuite dans la chambre d'une charmante jeune femme qui tricote en souriant dans son lit. Tout est rose autour d'elle : son ouvrage de soie, le châle gracieux qui couvre son épaule et même ses joues qu'une santé renaissante farde de couleurs légères.

Quand, après avoir suivi la doctoresse dans les cuisines et les bureaux dont elle s'occupe également, je constate qu'elle a des journées bien remplies elle me répond : « Oh... et des nuits aussi. Aussi n'acceptons-nous qu'une vingtaine de malades, afin de les traiter chacun personnellement ». Vous voyez que je ne peux pas avoir de dimanche !

MADELEINE ISRAËL.

Fig. 13b : Alice Sollier dans *Les Dimanches de la femme*.  
Supplément de la « Mode du jour » 3 Mai 1931 : 13.

62 Broche 1989 : 380.

63 Havet 2008 : 273-344.



En 1931, Alice, alors âgée de 70 ans (Fig. 13b), est toujours en activité, et l'article intitulé « M<sup>me</sup> le D<sup>r</sup> Sollier », que lui consacre Madeleine Israël dans Les Dimanches de la femme, nous livre une belle illustration de son grand dévouement auprès des patients mais aussi de ces *petits riens* qui fondent le travail psychothérapeutique au quotidien :

M<sup>me</sup> le Dr Sollier habite un bien charmant endroit. Sa clinique est située sur des hauteurs boisées. [...] Celle qui depuis des années dirige cette clinique où sont soignés les grands fatigués de l'esprit, les grands surmenés qui désirent revenir à la vie normale, celle qui est leur guide et leur soutien me regarde d'un air étonné :

- Mon dimanche ?... Mais je n'en ai pas !
- J'entends bien : habitant cette clinique, vous voulez dire que vous ne sortez pas le dimanche, mais y faites-vous la même besogne ?
- Rigoureusement !
- ... Mais votre vie personnelle ? Le temps de vous retrouver un peu avec vous-même, de voir vos amis, de vous distraire ?
- Ma vie personnelle, mademoiselle, c'est celle de ma clinique, uniquement, totalement. Me retrouver avec moi-même ? Mais le plus authentique de moi-même, c'est la femme médecin. En soignant mes malades, toute la journée je suis... moi-même toute la journée. Mes amis... ce sont mes patients, et je n'ai pas de plus belle distraction que de les soigner.
- Alors parlez moi d'eux puisque ainsi nous parlons de votre dimanche !
- Mais oui... « ils » sont mes dimanches. Le matin, dès mon petit déjeuner, quand ce n'est pas avant, quand ce n'est pas dans la nuit, je vais voir chacun de mes malades... mais, j'y songe, venez donc avec moi, nous allons les visiter ensemble, puis nous continuerons toutes les deux mes occupations qui sont celles de chaque jour. Ainsi le « dimanche » que vous raconterez à vos lectrices aura-t-il été on ne peut plus vécu !

Enchantée de cette proposition, je suis M<sup>me</sup> le D<sup>r</sup> Sollier. Nous passons tout d'abord dans le pavillon des déprimés. On nomme ainsi ceux qu'une trop grande tension d'esprit, une vie trop remplie a conduits à une fatigue cérébrale telle qu'ils demandent d'eux-mêmes l'isolement et le repos. Je vois mon hôtesse s'approcher d'eux, leur parler sur des sujets en apparence indifférents, mais que je comprends très vite être propres à tenir leur attention tout juste éveillée pour qu'ils ne retournent pas à leurs soucis quotidiens et tout juste assez courts pour ne pas les fatiguer.

- Voyez-vous, me dit la doctoresse en sortant, dans le traitement du genre de celui que nous faisons, il faut toute une science du malade, bien plus que la science des maladies qui s'acquiert à la Faculté. Pour les patients que nous venons de visiter, il est besoin simplement d'être leur soutien, leur ami, étant bien entendu qu'aux conversations que je viens leur tenir dans la journée s'ajoute un régime alimentaire hydrothérapique, électrique, etc., et qu'ils sont aidés dans leur convalescence morale par la vision reposante de ces jardins, par les distractions qu'ils peuvent prendre entre eux, au billard, dans la salle de jeu, dans celles de gymnastique, etc.[...] !<sup>64</sup>

## LE SANATORIUM DE LA MALMAISON

On ne sait pas exactement quand Alice cesse son activité à la clinique de Saint-Cloud. En 1934, elle n'y réside plus mais vit au no 10 de la rue Pozzo di Borgo à Saint-Cloud, et ce jusqu'à la guerre. En 1934 et 1935, c'est à Rueil, au sanatorium de la Malmaison, fondé en 1910 par André Antheaume (1867-1927) et Louis Bour (1876- 1944), qu'elle exerce en tant que *collaboratrice*. En 1935, le D<sup>r</sup> Bour y est toujours médecin-directeur, assisté des D<sup>rs</sup> Albert Devaux, Marc Pruvost, Daniel Morat et Alice Sollier, qui semble avoir cessé cette activité peu après. Le sanatorium, occupé de 1940 à 1944 par les Allemands, fermera par la suite.

64 Les Dimanches de la femme. Supplément de la «Mode du jour» 3 Mai 1931 : 13.



## FIN DE LA VIE PROFESSIONNELLE : UNE CARRIÈRE BIEN REMPLIE

Nous n'avons aucune information concernant l'état de santé d'Alice, si ce n'est qu'elle se déclare souffrante dans une lettre d'avril 1937 où elle décline l'invitation à célébrer le cinquantenaire de l'internat d'Augusta Klumpke<sup>65</sup> (Fig. 14 et 15). Elle a alors 74 ans. Quant à Paul, il est décédé le 8 juin 1933 à son domicile rue Clément-Marot, « en pleine force, d'une infection soudaine d'une plaie opératoire insignifiante, qu'il négligea de soigner... » écrit son gendre Paul Courbon<sup>66</sup>. Il sera inhumé à Compiègne dans le caveau acheté par sa femme. Alice demeure sans doute seule à Saint-Cloud jusqu'à la réquisition de sa maison et de la clinique elle-même, par les Allemands, et vient vivre chez sa fille Suzanne à l'hôpital Sainte-Anne à Paris, où son gendre Paul Courbon est médecin chef. Lors de la retraite de celui-ci, elle déménage avec sa famille au n° 48 de la rue d'Alésia, où elle finit ses jours le 29 janvier 1942.

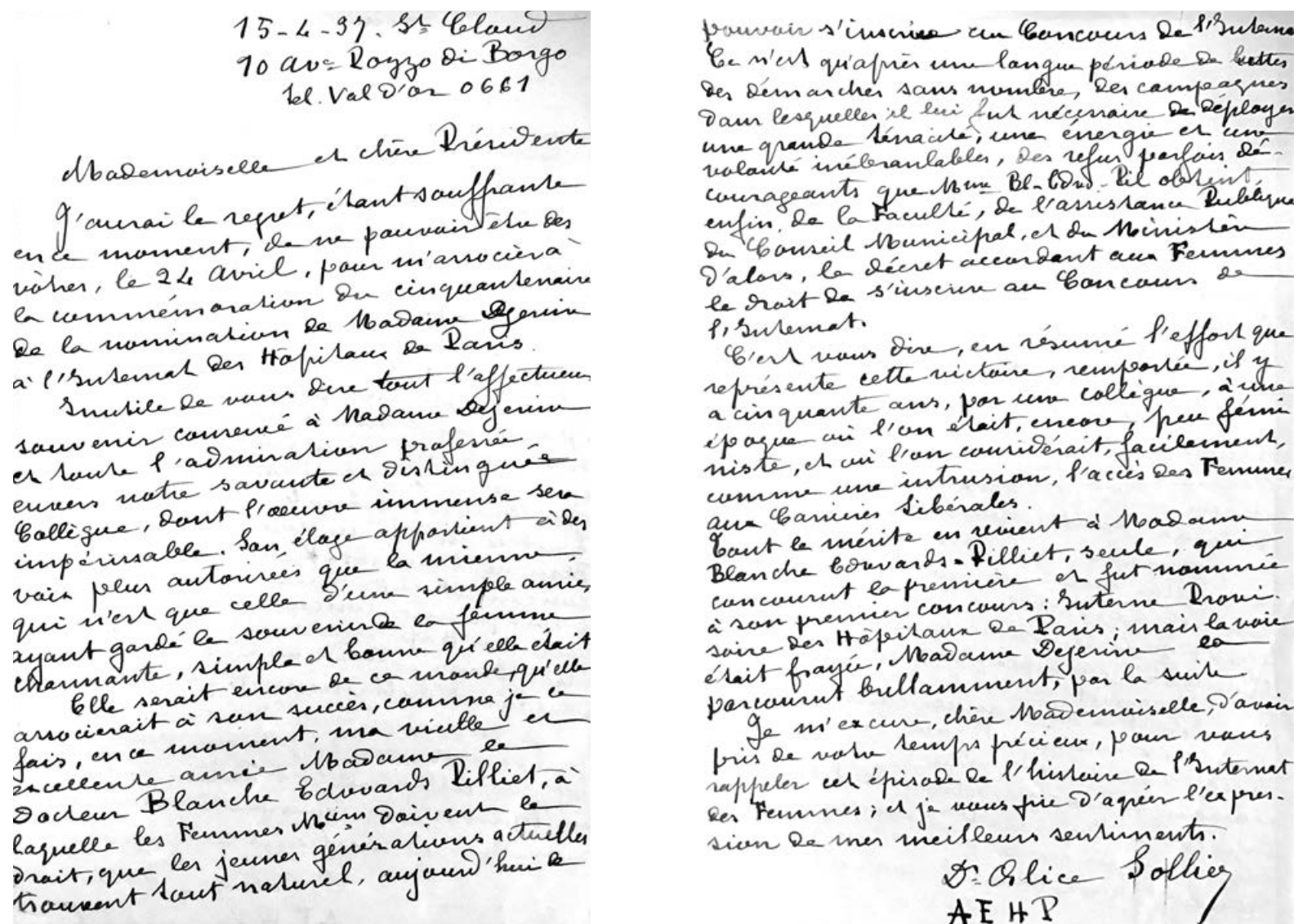


Fig. 14 et 15 : seule lettre autographe d'Alice Sollier à la présidente de l'Association des femmes médecins en avril 1937 pour le cinquantenaire de l'internat d'Augusta Klumpke. Bibliothèque Marguerite Durand.

65 Bibliothèque Marguerite Durand. Dos 610 Med, Femmes Médecins. Lettre du 15/4/1937 d'Alice Sollier à la Présidente de l'Association Française des Femmes Médecins.

66 Courbon 1933 : 127-128.



À l'image de cette femme discrète, l'annonce de son décès dans les *Annales médico-psychologiques* est d'une grande sobriété : « M<sup>me</sup> le Dr Alice Sollier, qui fonda et dirigea avec le Dr Paul Sollier [...] le sanatorium de Boulogne-sur-Seine jusqu'à la transformation de cet établissement, justement réputé et qui devint l'hôpital Ambroise-Paré »<sup>67</sup>. Elle est inhumée à Compiègne, dans le caveau où reposent sa mère, sa tante Élisabeth Maille, décédée au sanatorium de Boulogne le 16 décembre 1918, et bien sûr Paul et leur fils René Victor.

Alice, qui ne fut pas une féministe à proprement-parler, a cependant fait état des difficultés que rencontraient les femmes dans leur parcours : se démarquant des propos conventionnels de sa thèse, où elle louait la façon dont elle avait été accueillie dans les services, elle dénonce en 1904 dans une interview le fait que « les doctoresses ne sont pas traitées sur le pied d'égalité avec les docteurs. Elles ont beau ne pas tenir aux honneurs, il leur est mélancolique de penser que M<sup>me</sup> Curie ne peut aspirer à l'Académie des sciences. Si encore les bénéfices matériels compensaient cette lacune de panaches ! Mais pour inspirer confiance au public que ferait fuir une installation misérable, une somme de vingt-cinq à trente mille francs sera nécessaire à la débutante ». Et M<sup>me</sup> Sollier conclut : « Conseillez aux jeunes filles qui ont une petite dot de se faire chirurgiens-dentistes, fonction peu pénible, non encore encombrée »<sup>68</sup>. M<sup>me</sup> Sollier n'a pas oublié sa première orientation. Notons qu'elle aura un beau geste de solidarité confraternelle en organisant les obsèques de Madeleine Brès, première doctoresse française qui décède dans le dénuement le plus total le 30 novembre 1921, inhumée à Montrouge dans la stricte intimité.

En occupant dès 1889 des fonctions de direction dans des établissements de santé et assumant ce rôle tout au long de sa carrière, Alice Sollier est une véritable pionnière : elle est de très loin la première femme médecin ayant eu des responsabilités institutionnelles dans un établissement spécialisé dans les affections nerveuses et mentales. Rappelons que ce n'est qu'en 1920 que Constance Pascal (1877-1937) devint la première médecin chef d'asile public d'aliénés, et en 1930, que Thérèse Fontaine (1895-1987) fut la première femme à être nommée médecin des hôpitaux de Paris.

## REMERCIEMENTS

L'auteur remercie Micheline Ruel-Kellermann et Olivier Walusinski pour leur relecture attentive de l'article.

67 Maisons de santé. Nécrologie, *Annales médico-psychologiques* 1942; 1: p 253.

68 Jollivet 1904 : «L'Avenir de nos Filles» dans *Le Gaulois*, citant une interview de Gabrielle Reval: 1.

## BIBLIOGRAPHIE

- > **Anonyme**, « M<sup>me</sup> le Dr Sollier (Alice) », *Nos docteurs. Répertoire photo-biographique du corps médical* [E. Risacher, directeur], Paris, 1898 :160.
- > **Anonyme**, « Biographie du docteur Paul Sollier », *L'Album du Rictus*, 1910 & 1911 [Edmond D. Bernard, directeur], t. IV, Paris, 1912.
- > **Anonyme**, *Dictionnaire national des contemporains...* [Charles Emmanuel Curinier, directeur], t. 1, Paris, 1899-1919 : 272.
- > **Bédoussac Françoise**, « Ambroise-Paré. La genèse d'un hôpital de pointe », *Boulogne-Billancourt Information*, mai 2009 : 53.
- > **Bizub Edward**, « Proust et le docteur Sollier : les «molécules impressionnées» », *Bulletin de la Société des Amis Marcel Proust et des Amis de Combray*, 2006; 56 : 41-51.
- > **Broche François**, *Anna de Noailles, Un mystère en pleine lumière*. Paris, Robert Laffont, 1989.
- > **Caire Michel**, « Histoire de la psychiatrie libérale en Ile-de-France », *Annales médico-psychologiques*, 2019, 1, 177 : 58-66.
- > **Caire Michel**, *Soigner les fous. Histoire des traitements médicaux en psychiatrie*. Paris, Nouveau monde, 2019.
- > **Courbon Paul**, « Nécrologie. Paul Sollier (1861-1933) », *Annales médico-psychologiques*, 1933 ; 2 : 127-128.
- > **Daudet Léon**, « Un Maître, Paul Sollier », *L'Action Française*, 17 juin 1933 :1.
- > **Erlenmeyer Albrecht**, « Thérapeutique. De la démorphinisation chimique ». *Le Progrès Médical*, Août 1896, n°31, série 3, t. 4 : 65-66.
- > **Faure Jean-Louis**, « Nécrologie. Paul Sollier », *La Presse Médicale*, 1933 ; 50 : 1022.
- > **Fontanges Haryett**, *Les Femmes docteurs en médecine dans tous les pays*. Paris, Alliance coopérative du livre, 1901.
- > **Giffard Pierre**, « Les doctoresses pour de bon », *Le Figaro*, 2 novembre 1885 : 1-2.
- > **Havet Mireille**, *Journal 1924-1927 : « C'était l'enfer et ses flammes et ses entailles »*, Paris, Claire Paulhan, 2008.
- > **Leguay Françoise, Barbizet Claude**, *Blanche Edwards-Pilliet. Femme et médecin 1858-1941*, Le Mans, Cenomane, 1988.
- > **Le Gendre Paul**, *Du Quartier Latin à l'Académie. Réminiscences. Le Crin-crin d'un mire*. Paris, Maloine, 1930.
- > **Le Maléfan Pascal**, « La psychothérapie naissante au sanatorium du Dr Sollier (1861-1933). À propos de Cam. S., délirante spirite », *Bulletin de psychologie*, 2011/6, vol. 516 : 559-571.
- > **Levillain Fernand**, *Essais de neurologie clinique, neurasthénie de Beard et états neurasthéniformes*, Paris, Maloine, 1896.
- > **Morgenstern Henri**, *Les conditions d'exercice de l'art dentaire en France au XIX<sup>e</sup> siècle*. Thèse Doctorat ès Lettres, Paris, EPHE, 1993.
- > **Moulinier Pierre**, *Les premières doctoresses de la Faculté de médecine de Paris (1870-1900), des étrangères à plus d'un titre*. Communication au colloque « Histoire/genre: migration », Paris, ENS, mars 2006.
- > **Nageotte-Wilbouchewitch Marie**, *Mémoires tome II. Mes années de médecine*. S.l., Bibliothèque de l'Académie de médecine, 2016.
- > **Poirier Jacques**, « La Médecine au féminin : l'accession des femmes aux concours hospitaliers à Paris, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue du Praticien*, 2001, 51 : 588-590.
- > **Poirier Jacques**, « Le docteur Marie Wilbouchewitch-Nageotte (1864-1941). Pionnière de l'orthopédie pédiatrique et musicienne », *Histoire des Sciences Médicales*, 2018, LII (4) : 475-488.
- > **Poirier Jacques**, *Augusta Dejerine-Klumpke (1859-1927). Pionnière en médecine et féministe exemplaire*, Reims, Fiacre, 2019.
- > **Vaissière Étienne**, MATHIEU-DUBOIS, *un remarquable destin familial*, Généalogie et Histoire de la Caraïbe <http://www.ghcaraibe.org/articles/2014-art29.pdf> consulté le 5 mai 2020.
- > **Walusinski Olivier**, « Paul Sollier, Pierre Janet, and Their Vicinity », *Frontiers of Neurology and Neuroscience*, Bâle, 2014, vol. 35 : 126-38.
- > **Walusinski Olivier**, Bogousslavsky Julien, « À la recherche du neuropsychiatre perdu : Paul Sollier (1861-1933) », *Revue Neurologique*, 2008, 164, n°HS3 : 239-247.
- > **Walusinski Olivier**, Tatu Laurent, Bogousslavsky Julien, « French Neurologists during World War I », *Frontiers of Neurology and Neuroscience*, Bâle, 2016 ; 38 :113.
- > **Sites internet**  
<https://www.biusante.parisdescartes.fr/histoire/medica/presentations/entree-femmes-en-medecine.php#02>  
[http://baillement.com/lettres/sollier\\_biographie.html](http://baillement.com/lettres/sollier_biographie.html)

Pour citer l'article :  
 Pierrette Caire Dieu  
 « Le docteur Alice Mathieu-Dubois épouse Sollier (1861-1942)  
 Un destin d'exception »,  
*Carnets d'histoire de la médecine* - vol. 2020, 4, p. 1-19.

<https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/chm/chmx2020/chmx2020x04.pdf>



Les *Carnets d'histoire de la médecine* sont édités par la Société française d'histoire de la médecine et diffusés gracieusement par la Bibliothèque interuniversitaire de santé (Paris) au titre de la collaboration amicale qui l'unit à la SFHM depuis l'origine de celle-ci.

Prenant la suite de *e.sfhm*, ils sont disponibles sur le site internet de la Société française d'histoire de la médecine dans une présentation nouvelle et selon un rythme de parution souple, au fil des articles reçus, expertisés et publiés au cours de l'année.

Les *Carnets d'histoire de la médecine* sont publiés avec le concours de :

- › Philippe Bonnichon, président de la SFHM, directeur des publications de la SFHM,
- › Jacqueline Vons, rédactrice en chef,
- › Philippe Guillet, secrétaire de rédaction,
- › Loïc Capron, Guy Cobolet, rédacteurs,
- › Alexandra Louault, infographiste,
- › Jean-François Vincent, représentant de la BIU Santé à la SFHM.

Page de titre :

- › Filigrane : Photo Stéphane Velut Inserm, UMR 1253, iBrain, Université de Tours, France
- › Illustration : Portrait d'Alice Sollier, dessin publié dans « Princesses de science », *La vie heureuse* 1909, p. 4

Les articles sont expertisés en interne et par des relecteurs extérieurs.  
Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs.  
Les consignes aux auteurs figurent sur le site de la SFHM.

Pour toute correspondance, s'adresser à [jacqueline.vons@univ-tours.fr](mailto:jacqueline.vons@univ-tours.fr)

<https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm>